

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU



I

Grippemouctin (poursuivi de près).—Où diable me fourrer ? Cet animal-là va me cueillir, c'est sûr !

LES PETITES VISITES

AU LYCÉE.

Paul dix, ans.

Tante Christine, soixante-dix-sept ans.
Le parloir d'un grand collège de Paris.

TANTE CHRISTINE.—Enfin, te voilà ! mon petit !

PAUL, surpris.—Comment ! C'est vous ?

TANTE CHRISTINE.—Mais oui, c'est moi. Laisse-moi t'embrasser (Elle l'embrasse) Encore. (Elle recommence.) Et puis, que je te regarde ! Il y a si longtemps que je ne t'ai vu ! Tu ne t'attendais pas à me voir ici, hein ?

PAUL.—Oh ! non, ma tante. On me dit : C'est une vieille dame...

TANTE CHRISTINE.—Juste, mon chat. C'est ta tante Christine, d'Angers, qui n'est pas venue à Paris depuis l'Exposition de 89. Tu ne m'écoutes pas ?

PAUL.—Mais si, ma tante.

TANTE CHRISTINE.—Non. Tu regardes ailleurs. Hier, j'ai pensé à toi toute la journée. Je songeais qu'il y avait tout de même bien longtemps que je ne t'avais vu, et que je t'aimais bien. Te rappelles-tu que c'est moi qui t'ai pour ainsi dire élevé ? Est-ce que tu revois ma maison d'Angers, en face le château ? Les lapins ?... Les pigeons ?...

PAUL.—Oui, ma tante.

TANTE CHRISTINE.—Tu dis ça, mais tu ne te souviens de rien ? Avoue-le

PAUL.—Pas beaucoup.

TANTE CHRISTINE.—Comment ! petit étourneau d'ingrat, tu ne te rappelles pas l'année où tu as été si malade ?... où je couchais tout habillée sur un canapé, à côté de toi, la nuit ?

PAUL.—Non.

TANTE CHRISTINE.—Je reprends mon histoire. Eh bien, hier, je pensais donc à toi. Et j'avais des papillons noirs. J'ai eu tout à coup l'idée que je pouvais très bien mourir entre deux bouchées...

PAUL.—Oh ! ma tante !

TANTE CHRISTINE.—Mais si. Et il m'a pris une grande envie d'embrasser, bêta ! Alors, j'ai dit à ma vieille Juliette de me préparer une petite malle noire. Tu ne te rappelles pas non plus Juliette ?

PAUL.—Un peu. Très peu.

TANTE CHRISTINE.—Il ne se rappelle rien, ce matin !

PAUL.—Alors, vous êtes descendue à la maison ?

CHARITÉ RECOMPENSÉE



Mademoiselle Poiremolle.—Ne pleures pas, mon chéri. Pleurer ça va te rendre laid, laid !

Le petit.—Hi... Hi... Hi... Vous avez pourtant dû pleurer joliment quand vous étiez petite fille ?

TANTE CHRISTINE.—Non. Oh non ! Ton père et ta mère ignorent ma présence. Je suis descendue à l'hôtel Pie-Neuf, rue Servandoni, près de la place Saint-Sulpice, un endroit où on est très bien. Et je compte repartir demain. Voilà. Aussi, tu vois, mon minet, ta tante a fait ce voyage-là, rien que pour toi, rien que pour croquer tes petites joues. Tu ne m'écoutes pas ?

PAUL, vivement.—Mais si, ma tante, je ne fais que ça.

TANTE CHRISTINE.—Non. Tu es tout distrait.

PAUL.—Pourquoi n'êtes-vous pas descendu chez papa ?

TANTE CHRISTINE.—J'ai préféré garder ma liberté, sans compter que je suis une vieille maniaque, moi ; j'ai mes petites habitudes, mes tonneries... Je suis mieux à l'hôtel Pie-Neuf.

PAUL.—Alors, père et mère ne savent pas que vous êtes à Paris ?

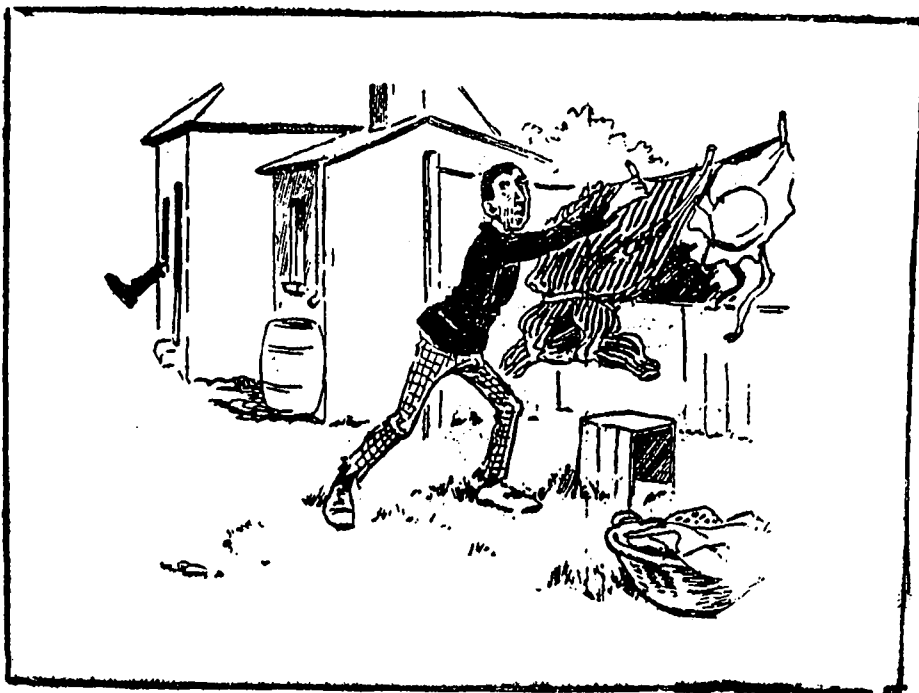
TANTE CHRISTINE.—Non. Faudra pas leur dire, hein, trésor ? Après ils seront furieux, mais le coup sera fait. S'ils veulent m'avaler, ils seront forcés de venir à Angers. Mon gros poulet, va ! Tu te portes bien ?

PAUL.—Oui, ma tante.

TANTE CHRISTINE.—As-tu bon appétit ?

PAUL.—Oui, ma tante.

TANTE CHRISTINE.—Ils ne vous fourrent pas trop, ici, de haricots et de lentilles ?



II

—Ah ! une chance de déguisement ! Que le ciel bénisse la bonne femme qui a mis ça là. Attends un peu, l'addy, tu ne me tiens pas encore !

PAUL.—Oh ! si ma tante.

TANTE CHRISTINE.—Pauvre petit ! Imagine-toi que j'ai eu une fameuse frayeur à la minute. J'arrive... Décidément, tu as quelque chose... tu es ailleurs ? On dirait que je t'ennuie ?

PAUL.—Mais non ! mais pas du tout !

TANTE CHRISTINE.—Mais si ! Je ne suis pas une bête, et je m'en aperçois bien. Sois gentil, voyons, petiot ! Tu ne me vois pas si souvent, mon Dieu.

PAUL.—Je vous écoute, ma tante.

TANTE CHRISTINE.—J'arrive donc. Je parle, je demande M. Paul Fougereuil. "Monsieur, je suis sa tante, j'ai quatre-vingt-deux ans et j'arrive d'Angers !" Je me suis vieillie exprès, tu comprends, pour attendre ton maître-portier. Je dois même constater qu'il n'a pas bronché, quand je lui ai dit mes quatre-vingt-deux ans. Non, il avait l'air de trouver ça tout naturel, et que je les paraissais haut la main. Est-ce que j'ai vraiment l'air aussi tapé que ça, mon gros ?

PAUL, qui n'y était pas.—Hein ! Quoi ?

TANTE CHRISTINE.—Tu vois : Tu ne m'écoutes pas ? C'est trop fort ? A quoi, diable, pensais-tu ?

PAUL.—A rien.

TANTE CHRISTINE.—Si. On pense toujours à quelque chose. A quoi pensais-tu ?

PAUL.—Je pensais... que je vous aime bien.

TANTE CHRISTINE.—C'est pas vrai. J'espère que tu m'aimes bien, sans t'en douter. Mais ce n'est pas à ça que tu pensais. Qu'est-ce que vous faisiez, toi et tes camarades, quand on a été te chercher ? Vous étiez en récréation ?

PAUL.—Non.

TANTE CHRISTINE.—En classe ?

PAUL.—Oui.

TANTE CHRISTINE.—Oh ! c'est une faveur qu'on m'a faite, alors, de me permettre de te voir ? En classe de quoi ?